

Xavier Bouvet

Le bateau blanc

Roman



à Otto Tief
(1889-1976)

*Faut-il qu'il s'achève ici, notre élan,
notre effort orgueilleux
Faut-il que sur ces draps de sable blanc
il s'émiette en fleurs d'écume ?*

Marie Under, *Manifeste des flots au rivage*¹

1. Pour cette citation et les suivantes : in *La Pierre ôtée du cœur*, Librairie Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1970, traduction M. Dequeker.

PROLOGUE

Goubernia d'Estonie, Empire russe – 1861

Il leur avait promis un bateau blanc. Un bateau blanc qui, de l'horizon, viendrait les embarquer vers les terres grasses et lumineuses de Crimée. L'homme s'appelait Juhan Leinberg, mais sa secte le révérait sous le nom de prophète *Maltsvet*. Dans la Russie impériale rongée par l'injustice et la faim, plusieurs centaines de croyants s'abandonnèrent à ses mots. Accrochée à sa foi, une petite foule se pressa sur la côte de Tallinn, un matin de mai, dans l'attente du bateau blanc et d'un grand voyage vers le sud. Des jours, des semaines passèrent. Le bateau ne vint jamais. La police du tsar dut procéder, à dos de cheval et par la force, à la dispersion des malheureux et à l'arrestation du prophète.

Quatre décennies plus tard, un jeune auteur, Eduard Vilde, se souvint de cette étrange histoire et l'arracha aux sédiments des faits divers pour en tirer une œuvre fondatrice, *Le Prophète Maltsvet*. La culture populaire estonienne conserva longtemps le souvenir du bateau blanc ; espérance vaine, songe piégé.

I. UNE MAISON DE PRIÈRE

*Plage de Puise, République d'Estonie
– du 22 au 23 septembre 1944*

Prête à l'exil, la foule fugitive attendait le navire d'évacuation envoyé depuis Stockholm par la résistance estonienne. Cent personnes sur ce finistère du comté de l'Ouest, peut-être cent cinquante, échouées sur le rivage sans pouvoir ni fuir encore ni revenir en arrière.

À quelques dizaines de kilomètres seulement, les Soviétiques prenaient déjà possession des terres et des demeures. Tout ce que l'armée allemande avait déserté était repris, tout ce qu'elle avait ignoré était forcé. Les bottes de cuir et de feutre des soldats piétinaient chaque foyer, chaque école, chaque salle réquisitionnée pour le séjour des troupes. Parmi eux, le corps de fusiliers estoniens de l'Armée rouge, enfants du pays accueillis dans un étrange mélange de joie et d'effroi. Les rues des villages étaient embouties par des colonnes de blindés massifs, sales, encore chauds. Dans leur sillon poussiéreux marchaient les hommes et les femmes du NKGB¹, retournant villes et campagnes comme le museau d'une bête de proie

1. Pour cette mention et les suivantes : Tchéka, NKVD, NKGB et KGB sont les avatars d'une même police politique de 1917 à 1991.

fouille le sol, dressant la liste des exécutions et des futures déportations. Par milliers, les Estoniens s'étaient pressés sur les ponts des grands bateaux de croisière, entassés dans les cargos, les chalutiers, les hors-bords, les frêles esquifs de pêche et, depuis peu, sur les bâtiments de la Kriegsmarine au milieu des troupes évacuées. Toute embarcation capable de franchir la Baltique avait pris la mer. Il fallait désormais faire venir de Suède les navires du salut. À Puise, on attendait l'arrivée du bateau blanc, prévue selon les échanges secrets pour le 22 septembre au soir, mais toujours absent de l'horizon.

Les eaux étaient striées par les vaisseaux de guerre. Les derniers convois d'évacuation allemands passaient au large, escortés depuis Tallinn par les frégates grises. Trente kilomètres plus au sud, la division d'infanterie *Grenadierkopf* transférait sans relâche ses ultimes troupes sur la grande île de Saaremaa, pour y résister le plus longtemps possible au déluge de feu soviétique. Dans les profondeurs marines rôdaient encore les U-Boot, dont une bonne part couvrait la flotte rapatriant les troupes vers le cœur du Reich. Leurs hydrophones captaient, tapis dans l'obscurité, les mugissements sous-marins des Srednyaïa russes, enfin échappés de la baie de Kronstadt. Dans les airs, les escadres rouges régnaient sans partage, lourdes de bombes incendiaires.

Le calme de la plage n'était troublé par aucun de ces bruits, mais toutes et tous savaient que les machines de guerre seraient bientôt présentes.

La plupart des fugitifs patientaient, désœuvrés, visages fermés, dans la lumière ambrée du jour finissant. Beaucoup étaient assis à même le sol, près de leurs maigres bagages. Les enfants jouaient à l'écart sous le regard anxieux de leurs

parents. Debout, près de l'unique route longeant la grève, une dizaine de soldats, fusil en bandoulière, patientaient en l'absence de consignes. Derrière une roselière aux longues tiges vacillantes, quelques-uns préféraient marcher pour tuer le temps. Quelques gloires étaient là, parmi la foule condamnée à l'attente. Paul Keres, jeune seigneur des échecs, y supportait avec peine l'inactivité. Vainqueur d'Alekhine en 1937 sous le drapeau bleu, noir, blanc de la République estonienne, champion soviétique en 1941 lors de l'annexion du pays, Paul Keres comme toute l'Estonie avait appartenu ces trois dernières années à l'Europe allemande, et de Munich à Prague, s'était illustré dans les principaux tournois organisés par la puissance nationale-socialiste. Keres était revenu précipitamment à Tallinn, au début du mois de septembre, sauver de l'effondrement son épouse et ses deux enfants âgés de quelques mois. Sur cette plage de Puisse, les nourrissons babillaient, et le futur grand maître devinait le *mat* dans l'heure bleue.

Friedebert Tuglas, peut-être le plus grand écrivain de la jeune République, scrutait l'horizon de son regard arqué et pénétrant, nourri par soixante ans de lectures et d'écriture. À ses côtés, adossée à l'une des roches parsemant le rivage, son épouse Elo.

« Sommes-nous aussi pathétiques que les fidèles de Maltsvet, à attendre un navire qui n'existe que dans la malice d'un fou ? » murmura-t-elle à son mari, convoquant le fantôme du bateau blanc.

À l'unisson du silence de la foule, Friedebert ne répondit pas. Il fixait maintenant l'homme conduisant les opérations : Otto Tief. Peu le connaissaient mais la plupart le

désignaient à présent comme *le Premier ministre*. Friedebert avait quelques fois croisé cet avocat, politique apostat, réfugié depuis dix ans dans l'exploitation d'un domaine agricole. L'écrivain et Tief avaient en commun les mêmes êtres chers : le critique Artur Adson, complice d'enfance de Tief à l'école de Pskov, et Marie Under, épouse d'Artur. Si, de ces lettres estoniennes, Friedebert Tuglas était le plus grand, alors Marie Under était la plus grande, un astre jumeau, peut-être même un peu plus que cela. Où étaient-ils désormais ces amis de quarante ans ?

La veille, à Tallinn, Marie et Artur s'étaient précipités sur un frêle voilier de contrebandiers. Le *Triina* : coque ridicule, trois fois surpeuplée par une masse fuyante, dominée sur chaque flanc par les destroyers allemands, cibles des bombes soviétiques. Elo et Friedebert avaient refusé l'in vraisemblable évasion. Avant de se laisser emporter par le courant humain vers les quais du port militaire, Artur avait alors soufflé une autre issue au couple aimé :

« Le navire du gouvernement. »

Stupéfiant gouvernement qui avait jailli hors de la clandestinité au beau milieu de l'évacuation allemande, alors que toute la ville étouffait sous l'afflux de divisions SS en déroute. Gouvernement de papier conduit par cet Otto Tief sorti du néant. Mais un gouvernement malgré tout, que le Comité national estonien de Stockholm était résolu à soustraire à l'Armée rouge.

« Gagnez l'Ouest, gagnez Puise. Demain, la nuit permettra à un navire de passer entre les îles au large. Il embarquera le Gouvernement et tous ceux qui se trouveront là », précisa Artur.

À l'embrassade furtive entre les deux couples ignorant la valeur de ces instants avait succédé le retour au centre-ville, à contre-courant des foules détalant et des files de véhicules dunkelgelb fonçant vers les derniers navires d'évacuation. Les Tuglas avaient trouvé les membres du *gouvernement* près de la Banque rurale, juste en face des ruines calcinées de l'opéra Estonia et du marché couvert, prêts à grimper dans les camions noirs de la Reichspost. Trois véhicules portant l'aigle et la svastika sous la poussière grisâtre des bombardements, confisqués à l'occupant allemand qui ne se préoccupait plus que de sauver sa peau, ses armes et le secret de ses crimes. Quelques heures plus tard, Elo, Friedebert et la majeure partie de cet improbable gouvernement quittaient Tallinn juste avant la chute de la capitale.

À Puisse, la tête appuyée sur le rocher, Friedebert Tuglas ne cessait d'observer Tief. Cet homme de la même génération que lui, au regard clair, se tenait droit au milieu des membres du *gouvernement restauré*, non loin de l'unique bâtisse du secteur. Seule face à la plaine mi-terre mi-eau, une humble maison de prière en bois jaune. Flanquée de grands pins à la manière des cimetières forestiers de la nation, la maison de prière était en ce 22 septembre la gardienne vulnérable d'une centaine d'espoirs. À la demande de Tief, les nouveaux *ministres* s'isolèrent dans cet abri composé principalement d'une salle commune, d'une cuisine et d'une chambre d'appoint. Des avocats pour la plupart, liés par le droit et la raison. Beaucoup avaient milité ensemble, exercé parfois le pouvoir ou siégé au Parlement, avant que tout ne bascule. Plus qu'un groupe : des amis, qui venaient de ressusciter la République d'Estonie dans toute son indépendance, privant

à jamais l'occupant soviétique du titre de libérateur, et se condamnant à fuir le pays. Ce sont eux que le bateau venait chercher.

À leur tête, jusqu'alors ignoré des Soviets comme du pouvoir nazi, Tief assumait les fonctions de *vice-Premier ministre agissant en qualité de Premier ministre*, selon les termes exacts de la Constitution de 1937. La douzaine d'hommes prit place tant bien que mal autour de la table, pour ce qui devait être l'ultime réunion du Gouvernement sur la terre estonienne. Tous n'étaient pas là : trois ministres officiellement nommés cinq jours auparavant se trouvaient déjà en Suède depuis plusieurs semaines. Jüri Uluots aussi était absent : le dernier Premier ministre régulier de la République d'Estonie, nommé en 1939, démis en 1940 sous la pression communiste, était parvenu à s'échapper de Tallinn l'avant-veille à bord du voilier *Atlantique*. Uluots agissait désormais en qualité de président de la République. Quant au véritable chef de l'État, on ignorait depuis quatre ans s'il était mort ou vivant. Konstantin Päts avait été arrêté le 30 juillet 1940. Le président et toute sa famille avaient été déportés, quelque part à l'est, loin des mille pommiers et deux cents cerisiers de leur domaine aux portes de Tallinn.

Deux cent mille âmes en vérité étaient absentes, sur une population avant guerre de 1 million de personnes. 12 660 Germano-Baltes invités à quitter le pays à l'automne 1939. 9 267, au moins, déportés par les Soviétiques en juin 1941, dont 769 garçons et 741 filles de moins de sept ans ; auxquels s'ajoutent 2 400 hommes et femmes exécutés sur place dès l'instauration de la République socialiste et soviétique. 10 000 autres exécutés par l'occupant allemand

après 1941, exterminés dans les camps de concentration, ou morts d'épuisement dans les exploitations de schistes bitumineux. 24 000 hommes tués sous l'uniforme soviétique, et 10 000 encore parmi leurs cadets sous l'uniforme allemand. Près d'un millier de morts sous les bombardements de l'Armée rouge. Plusieurs milliers de noyés dans les eaux de la Baltique suite aux explosions de mines sous-marines allemandes. Et tous les évacués de force vers le Reich ou l'URSS, sans retour. 80 000 hommes, femmes et enfants, enfin, jetés sur les navires d'évacuation vers la Finlande ou la Suède tout au long de 1944 à mesure que le front de l'Est se rapprochait.

Rien de tout cela ne fut cependant mentionné à l'intérieur de la maison de prière. Les seuls sujets abordés furent d'ordre pratique. Tief, encore avocat de la Banque rurale la semaine précédente, organisa les patrouilles et les sentinelles pour prévenir l'arrivée d'hommes en armes. Le nouveau Premier ministre demanda à Pärtelpoeg, ministre des Finances depuis cinq jours, de répartir les fonds de la Banque centrale, arrachés *in extremis* aux Allemands comme aux Russes. Un million de roubles, bien assez pour garantir l'existence future de la République en exil. Afin d'en sécuriser le transfert outre-Baltique, Pärtelpoeg divisa les fonds en parts égales, remises à chacun des ministres. Enfin, Tief évoqua le sort des exemplaires du Journal Officiel, seule et unique trace de leur acte. Quelques feuilles tirées en urgence dans l'une des rares imprimeries autorisées par les Allemands, dont ne sortaient en principe que des étiquettes de tabac. Il y en avait peu : le bombardement de la veille sur Tallinn avait soufflé le bâtiment et brisé la presse électrique. Pour ces pages du

Journal Officiel plus précieuses encore que les fonds de la Banque centrale, le même principe de dispersion entre chacun des ministres présents fut appliqué. Sur le papier fin, jaune, combustible, le décret d'Uluots :

JOURNAL OFFICIEL DE LA RÉPUBLIQUE D'ESTONIE

Ce 18 septembre 1944 est nommé le gouvernement dans la composition suivante :

Vice-Premier ministre, agissant en qualité de Premier ministre

– Otto Tief,

Ministre de l'Éducation – Arnold Susi,

Ministre du Commerce et de l'Industrie – Rudolf Penno,

Ministre de la Justice – Johannes Klesment,

Ministre de l'Agriculture – Kaarel Liidak,

Ministre des Finances – Hugo Pärtelpoeg,

Ministre des Affaires sociales – Voldemar Sumberg,

Ministre des Transports – Johannes Pikkov,

Ministre des Affaires étrangères – August Rei,

Ministre sans portefeuille – Juhan Kaarlimäe.

Signé :

Jüri Uluots, Premier ministre, Président de la République par intérim.

* * *

Ce soir-là, sur la plage de Puise, les fugitifs se laissèrent vivre quelques heures. Tout était encore possible. Un peu d'alcool trouvé dans les caves des fermes désertées fut consommé avec un semblant de gaité. Tief s'abstint. Comme

son père paysan, et le père de son père avant lui, Tief était de ceux qui tiennent la nuit pour improductive. Certains de ses camarades, durant la guerre d'indépendance ou lors des débats parlementaires des années 1920, ne se plaisaient que dans ces moments nocturnes, de relâche, d'entre-deux. L'esprit démobilisé, offert à tous les désordres. Rien n'était plus étranger à Tief. Sur cette plage caressée par le vent tiède de septembre, il aurait pourtant pu, à l'issue de la plus téméraire des missions au beau milieu de la lutte à mort entre deux puissances occupantes, à la veille de revoir sa femme Emilie et ses quatre enfants en sécurité à Stockholm, s'abandonner, lui aussi, aux promesses de la nuit.

Au lever du soleil, la mer clapotait comme la veille sur le même sable, les vigies toujours muettes. Le bateau n'était pas venu. En ce matin du 23 septembre 1944, rien n'avait changé, et tout était différent.